

Jean-Jacques Gorog

L'identification, un concept analytique, ou la critique du « être comme »¹

« J'ai trois frères, Paul, Ernest et moi », c'est le mode sous lequel Lacan nous introduit au comptage. On saisit en effet que le sujet s'y compte deux fois, mais pas au même titre à chaque fois. Une fois il *est* l'un des frères, une fois il *a* des frères. Trois, s'il s'y compte. Parmi trois frères, au titre de l'avoir, il est donc requis de se compter en moins ; il devrait dire, croit-on, qu'il a deux frères seulement. Mais précisément il ne renonce pas à s'avoir lui-même comme frère, en quoi il n'a pas tort, dans sa tentative pour se compter d'un seul coup aux deux places de l'énoncé et de l'énonciation. Identification et désir s'y trouvent conjoints, entre *être* un frère — qui est la position du sujet dans l'identification — et *avoir* un frère — qui indique le désir de s'avoir lui-même comme frère.

Je vais dire un certain nombre de choses que vous savez. Tout l'intérêt est dans le regroupement d'un certain nombre de notions.

L'identité est multiple, qu'il s'agisse de la photo, de la carte d'identité, du nom, de l'empreinte digitale, de l'empreinte ADN, qu'on peut répartir selon les catégories lacaniennes. Ça nécessite toujours ce repère extérieur, l'Autre. Mais je pars de l'identification telle qu'elle apparaît chez Lacan au départ, c'est-à-dire dans « Les complexes familiaux », où la question identité, identification est débattue. Je rappelle un petit détail que l'on oublie quelquefois, c'est que « Les complexes familiaux » paraissent en 1938, c'est-à-dire lorsque Freud est encore vivant, certains de ses écrits sont de l'actualité la plus récente, et un certain nombre d'écrits ne sont pas encore parus. C'est l'actualité. Je sais bien qu'aujourd'hui on a quelques difficultés à lire « Les complexes familiaux », on est moins familiarisé avec le vocabulaire de cette époque, on s'est habitué à un autre style, celui du Lacan des *Écrits*.

¹ Exposé à la Réunion clinique du 26 mars 2015 à Paris. Nos remerciements à J.-J. Gorog d'avoir accepté que son intervention soit retranscrite pour les *Carnets*.

L'*imago*, c'est la première forme de l'identité, que Lacan décline selon les différents complexes. Cette *imago*, on la décrit un peu trop vite comme imaginaire. Il faut faire un peu attention ici, l'*imago* est une sorte de condensé qui ne désigne pas seulement cette catégorie-là. En tout cas l'*imago* est le support de ce qu'on appelle identification. Lacan oppose la fixité instinctuelle aux variations de la culture. Quand je dis que c'est difficile à lire ce n'est pas tellement qu'on ne comprend pas les mots, c'est qu'on ne saisit pas très bien comment ils se goupillent. « Fixité instinctive », vous reconnaissez ici la pulsion, et « les variations de la culture », se rapporte à ce qu'on désigne comme l'ordre symbolique.

Toute identification objective exige d'être communicable, c'est à dire repose sur un critère culturel [...]. [Elle] est l'œuvre d'un procès dialectique qui fait surgir chaque forme nouvelle des conflits de la précédente avec le réel [ici il faut lire réalité]. Dans ce procès il faut reconnaître le caractère qui spécifie l'ordre humain, à savoir cette subversion de toute fixité instinctive, d'où surgissent les formes fondamentales, grosses de variations infinies, de la culture².

Mon idée est que finalement Lacan varie peu du début à la fin, l'appareil est constant avec des éclaircissements, des approfondissements, etc. Mais si je cite « Les complexes familiaux » ici c'est pour montrer que la problématique qui va suivre, notamment sur cette question de l'identification, va se poursuivre dans la même direction.

Il y a trois complexes, donc déjà trois formes d'identification, c'est explicite dans le texte : le complexe de sevrage, le complexe d'intrusion, et le complexe d'Œdipe. L'invention lacanienne réside dans la distinction des trois, surtout dans la spécificité du deuxième complexe, le complexe d'intrusion. L'accent est mis sur le deuxième complexe qui véritablement commande la lecture par Lacan du procès des identifications du début à la fin.

Quand je dis que c'est un appareil qui est le même, c'est que je m'inscris en faux contre une périodicité simpliste qui dirait qu'il s'est d'abord intéressé à l'imaginaire, ensuite au symbolique et ensuite au réel. Ce n'est pas très satisfaisant pour la saisie de ce qui le guide. Bien sûr à certains moments il s'est intéressé à une chose plus qu'à une autre, mais il n'a pas cessé de considérer les trois registres comme noués, même si le modèle borroméen n'apparaît que beaucoup plus tard. C'est ainsi qu'il

² J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu. Essai d'analyse d'une fonction en psychologie », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 28.

nommera son séminaire *L'identification* au singulier, concept qu'il subdivisera à la suite de Freud en trois modalités, lesquelles, ensemble, formeront l'identification. Donc il s'agit des trois modes de *l'identification*, sinon il aurait appelé son séminaire *Les identifications*. Il ne se prive pas de mettre un pluriel, lorsqu'il parle notamment des identifications imaginaires.

Il y a donc cette subdivision en trois des complexes. Il faut remarquer que cette subdivision n'est pas seulement une succession dans le développement de l'enfant, mais qu'elle comporte déjà cette dimension d'après coup puisqu'il y a l'implication de la culture, donnée comme un point de départ.

Chacun des complexes ne prend son sens qu'avec le suivant, le complexe de sevrage tout seul n'a aucun sens. Il faut que survienne le complexe d'intrusion pour avoir une idée du complexe de sevrage, ce qui vaut également pour le passage du deuxième au troisième. Ça oblige à subdiviser le complexe d'intrusion en deux parties, l'une qui regarde vers ce qui a été perdu, et l'autre qui construit la chose autrement : par rapport au complexe de castration, au complexe d'Œdipe.

Le complexe d'intrusion, qui est le plus accentué, le plus original, veut répondre à la confusion freudienne qui existe à l'endroit du moi, le fait que le moi soit composite chez Freud : une partie qui relève de ce que Lacan appellera le moi et une autre partie qui relève de l'inconscient. C'est cette confusion que Lacan va rompre en distinguant le moi de l'inconscient.

C'est pourquoi la dimension non pas seulement du développement mais du sujet actuel, du sujet devenu grand est bien présente.

C'est ainsi que la jalousie traitée avec le complexe d'intrusion sert bien évidemment de modèle à la jalousie telle qu'elle s'exercera par la suite dans la vie de l'adulte. C'est là le point décisif, ce pourquoi j'insiste, car sinon on a beaucoup de difficulté à saisir la suite.

[...] la jalousie dans son fond représente non pas une rivalité vitale, mais une identification mentale³.

La doctrine de la psychanalyse permet de serrer davantage le problème. Elle nous montre dans le frère, au sens neutre, l'objet électif des exigences de la libido qui, au stade que nous étudions, sont homosexuelles [à entendre ici comme pas hétérosexuelles au sens large]. Mais aussi, elle insiste sur la confusion en cet objet de deux

³ *Ibidem*, p. 37.

relations affectives, amour et identification, dont l'opposition sera fondamentale aux stades ultérieurs⁴.

On voit bien tout de suite pointer l'amour d'objet — enfin l'amour. Ici, il n'y a pas d'objet, il y a l'amour et l'identification.

[...] c'est tout spécialement dans la situation fraternelle primitive que l'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification⁵.

C'est un point très important parce qu'évidemment, ça va contre une dimension purement imaginaire de l'identification. L'identification est tout sauf quelque chose qui est *comme*, avec sa dimension globale. « L'agressivité se démontre pour secondaire à l'identification » : c'est le premier désaccord avec Freud qui apparaît de façon claire. Il reprendra la chose à plusieurs reprises, notamment dans *Le savoir du psychanalyste*.

La doctrine freudienne reste incertaine sur ce point ; l'idée darwinienne que la lutte est aux origines même de la vie garde en effet un grand crédit auprès du biologiste ; mais sans doute faut-il reconnaître ici le prestige moins critiqué d'une emphase moralisante, qui se transmet en des poncifs tel que : *homo homini lupus*. Il est évident, au contraire, que le nourrissage constitue précisément pour les jeunes une neutralisation temporaire des conditions de la lutte pour la nourriture⁶.

Autrement dit, il y a une sorte d'inversion par rapport à l'idée qu'on se fait, que d'abord on se tape dessus et ensuite on discute. Non, c'est parce qu'on discute qu'on se tape dessus. Le principe fondamental est posé d'emblée. Et il cite Saint Augustin, en accentuant le point décisif, qui est que celui qui est pâle devant le bébé au sein, ce n'est pas du tout une jalousie telle qu'il voudrait être à la place de l'autre en train de téter le sein. Ce qu'il appelle identification ne relève pas de ça. Il s'agit de ce que lui-même se trouve avoir perdu ce qu'il avait jadis, ce qui est bien différent.

En fait, la jalousie peut se manifester dans des cas où le sujet, depuis longtemps sevré, n'est pas en situation de concurrence vitale à l'égard de son frère [parce qu'il a cinq-six ans]. Le phénomène semble donc exiger comme préalable une certaine identification à l'état du frère⁷.

L'image du frère non sevré n'attire une agression spéciale que parce qu'elle répète dans le sujet l'imaginaire de la situation maternelle et avec elle le désir de la mort. Ce phénomène est secondaire à l'identification⁸.

⁴ *Ibidem*, p. 38.

⁵ *Ibidem*, p. 39.

⁶ *Ibidem*.

⁷ *Ibidem*.

⁸ *Ibidem*, p. 40.

Il y a là plusieurs points : la critique de Freud — qui doit toujours nous alerter —, la façon dont Lacan en fait un modèle qui vaut pour l'adulte — avec une première mise au point de la jalousie amoureuse et de sa clinique —, et ensuite la double détermination, subie et agie, ce qui suppose une identification préalable, et qui est le point décisif .

L'emploi de ce terme [identification] au stade que nous étudions reste mal défini dans la doctrine ; c'est à quoi nous avons tenté de suppléer par une théorie de cette identification dont nous désignons le moment génétique sous le terme de stade du miroir⁹.

Ainsi il y a l'identification propre au sevrage, l'identification qui correspond à l'intrusion et l'identification œdipienne. Il faut faire un petit effort pour lire le texte de Lacan, mais si on prend soin du réajustement du vocabulaire on s'aperçoit qu'il dira exactement la même chose plus tard avec d'autres mots. Quand il oppose la tendance inconsciente à la méconnaissance — la chose est parfaitement articulée ici — il distingue bien inconscient et moi. On peut mettre en série un certain nombre de termes, qui vont avoir un poids particulier dans ce qu'il est convenu d'appeler identification. Le premier qui vient ici est la sublimation. Il faut entendre cette sublimation comme le franchissement de l'Œdipe, c'est le terme utilisé à ce moment-là, la sublimation faisant référence ici au corps sublimé, c'est-à-dire ce qui passe de l'état solide à l'état gazeux, soit qui change radicalement d'état. L'identification est la condition aussi bien que le résultat du franchissement. Il en précise en effet les contours dès ce moment : « l'originalité de l'identification œdipienne¹⁰ », c'est ça. J'ai dû compter trente ou quarante occurrences de Lacan sur ce point.

« On ne souligne pourtant pas assez que l'objet de l'identification n'est pas ici l'objet du désir, mais celui qui s'y oppose dans le triangle œdipien¹¹. » Autrement dit, l'importance de l'identification œdipienne suppose la sublimation du Nom du Père. Là où était la sublimation il y aura la métaphore paternelle un peu plus tard, métaphore du Nom du Père qui n'est possible qu'à la condition de l'assomption narcissique décrite avec le stade du miroir. Le désir ne vient qu'après l'identification. Il faut l'identification pour qu'il y ait le désir. Ceci va être beaucoup plus central dans les séminaires qui suivent.

⁹ *Ibidem.*

¹⁰ *Ibidem*, p. 54.

¹¹ *Ibidem.*

Dès le premier séminaire Lacan reprend avec soin l'identification chez Freud :

Il est clair qu'à ce moment-là il nous fait une liste des différents types de fixation amoureuse, qui exclut toute référence à ce qu'on pourrait appeler une relation mûre — ce mythe de la psychanalyse en ce qui concerne la psychologie de la vie amoureuse¹².

La formule « il n'y a pas de rapport sexuel » n'est pas encore au point mais c'en est l'ébauche en tout cas.

Il n'est certainement pas dans le mythe à ce moment-là, car il nous énumère comme couvrant d'une façon complète le champ de la fixation amoureuse, de la *Verliebheit*, le type narcissique qui est fixé par ceci, qu'on aime — premièrement, ce qu'on est soit même — deuxièmement, ce qu'on a été — troisièmement, ce qu'on voudrait être — quatrièmement, la personne qui a été une partie de son propre moi. C'est le *Narzissmustypus*¹³.

Ça, c'est pour l'objet narcissique, l'amour narcissique, être aimé. Et l'autre type qui est l'*Anlehnungstypus*, le choix par étayage, « n'est pas moins imaginaire, car il est fondé aussi sur un renversement d'identification par identification d'une situation primitive¹⁴. » Le fait ici que ce soit un choix narcissique ou un choix d'objet ne résout pas la question, qui est celle de la sublimation ou de la métaphore paternelle, cette opération qui est une vraie opération d'identification.

Dans toute cette question de l'identification, on tombe très vite sur le problème de la psychose, indispensable dans l'élaboration même de l'idée d'identification. Dès lors on ne s'étonnera pas de trouver un certain nombre de notations dans le séminaire consacré aux psychoses lorsque la question de l'identification du sujet psychotique se pose et du franchissement possible ou non de l'inscription du Nom du père. L'homologue de la métaphore paternelle sera la métaphore délirante qui est une forme particulière d'identification. Reste à savoir si elle est du même type...

L'élaboration de la métaphore paternelle ne se fait en réalité qu'à partir de la métaphore délirante : il y a un petit tour de passe-passe dans les *Écrits*, par lequel « L'instance de la lettre » est publiée avant la « Question préliminaire », alors qu'on sait que l'élaboration de la « Question préliminaire » date du séminaire sur les psychoses avec des modifications

¹² J. Lacan, séance du 31 mars 1954, version *staferla.* ; cf. Le Séminaire, Livre I, *Les écrits techniques de Freud* », p. 152.

¹³ *Ibidem.*

¹⁴ *Ibidem.*

par la suite, et que le contenu de « L'instance de la lettre » est produit en même temps que *Les formations de l'inconscient*, c'est-à-dire deux ans plus tard. Sur le plan didactique, Lacan préfère présenter la métaphore paternelle avant la métaphore délirante, mais le développement de sa pensée suit un autre ordre.

Dans le séminaire *Les formations de l'inconscient*, sur « cette opposition fondamentale de la métaphore et de la métonymie¹⁵ », il y aura quelques modifications, quelques précisions en tout cas. De la même façon qu'il y avait chaque fois une nécessaire symbolisation puis un franchissement qui enregistre cette symbolisation, de la même façon Lacan va insister sur le fait que l'identification dépend de la métaphore. Je voulais citer quand même : « Ce ne sont pas les dimensions métaphorique ni d'identification qui dominent, c'est très précisément le contraire¹⁶ » — c'est ce qui correspond dans le séminaire *Les Psychoses* au développement de « L'instance de la lettre ». Lacan oppose métaphore et métonymie, mais très clairement à ce moment-là l'identification est liée à la métaphore, seule capable de la réaliser et non la métonymie ou déplacement qui ne produit pas l'identification au moins telle qu'elle est définie à ce moment. Et c'est pourquoi le problème qu'il va développer par la suite est : quel type d'identification permet la métonymie. Ça va poser le problème du symptôme de la névrose obsessionnelle : le symptôme étant défini comme hystérique — soit comme métaphore —, comment l'articuler à la métonymie. Une série va être construite où justement sera posé le problème de l'identification dans la névrose obsessionnelle. Il y aura sans doute aussi quelque complication en ce qui concerne l'identification propre à la métaphore du symptôme hystérique, mais ce qu'il donne comme identificatoire, c'est l'hystérie. C'est sans doute pour cela qu'à la fin de son enseignement, il dira que s'il existe un discours hystérique la seule vraie névrose c'est la névrose obsessionnelle.

Il y a tout un parcours qui passe par la clinique. Ça commence avec Hans, ensuite il y a la perversion – Gide - avec la question de l'identification à l'objet qui va permettre de préciser ce que c'est que cet objet *a*, et ensuite la femme. C'est ainsi que très tôt, dans ce séminaire, il énonce à la fois que l'identification de la femme est plus facile et qu'elle est impossible : l'identification de la femme à une position féminine est

¹⁵ J. Lacan, Le Séminaire, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 250, séance du 2 mai 1956.

¹⁶ *Ibidem*, p. 251, version *staferla*.

impossible bien avant que Lacan ne dise que la femme n'existe pas, qu'il n'y a pas de signifiant de la femme. Ça figure en toutes lettres dans les séminaires de cette époque, à partir du moment où est introduit à sa place le phallus.

J'arrive ici au franchissement de la crise œdipienne qui aboutit au déclin de l'Œdipe. Chaque fois Lacan reprend la chose, en la modifiant assez peu, c'est le vocabulaire qui change. Mais le franchissement terminal de l'Œdipe, il n'existe pas d'exemple clinique qui en atteste ! À commencer par le pauvre Hans qui n'a pas réussi à aller jusqu'au bout de l'Œdipe, mais de fait on va s'apercevoir au long des séminaires que ce franchissement n'est jamais satisfait. Notamment dans *La relation d'objet*, avec Dora, le franchissement de la crise œdipienne est incomplet, parce que le père est impuissant¹⁷. Dans tous les cas de figure, ce qu'il appelle l'identification terminale, le franchissement terminal de la crise œdipienne est raté.

La validité de la construction de l'Œdipe freudien va nécessiter deux fois trois temps. On est parti avec les trois complexes, trois modes successifs d'identification, et il va y avoir un deuxième mode dans lequel les termes qu'il va utiliser, au début de *La relation d'objet*, vont être privation, frustration, castration. Privation, bien sûr correspond au sevrage ; frustration correspond au fameux temps que j'appelle le temps lacanien, au complexe d'intrusion ; et puis la castration correspond au complexe d'Œdipe. On croit avoir compris. À ceci près que la chose se révèle plus complexe avec une sorte de renversement.

Quand Lacan commence à étudier le troisième temps qui est le complexe d'Œdipe, il reprend son schéma mais à l'envers cette fois-ci : castration, frustration, privation. C'est un retournement qui concerne le troisième temps, et qui en même temps inclut la dynamique des trois premiers temps. Ces trois temps sont inclus dans le troisième mais — je vous parle de la description telle qu'elle est faite à ce moment-là — le troisième est subdivisé en trois, tout en reprenant la formulation des deux premiers, ce qui fait qu'il y a quelque difficulté à s'y retrouver. On s'aperçoit que la fascination exercée par les nœuds, au sens propre comme au sens figuré — rappelons le titre de la bande dessinée « L'amour propre

¹⁷ Cf. J. Lacan, *Le Séminaire, Livre IV, La relation d'objet*, Paris, Seuil, 1994, p. 139, séance du 23 janvier 1957.

ne le reste jamais très longtemps¹⁸ » — ça ne devrait pas surprendre car le nouage est bien présent d'emblée, justement avec ce dédoublement. Ça ne va pas sans problème de recoupement, du fait de la nécessité d'articuler trois chaque fois, sans en lâcher un dans l'opération. C'est l'exercice dans lequel Lacan excelle, et il ne s'en démentira jamais, comment traiter trois en même temps. Je dis que Lacan est ternaire. Certains de ses lecteurs sont binaires, mais dans ce cas la lecture rate toujours parce que c'est construit à trois.

Évidemment l'intérêt, ce sont les variations particulières du raté du franchissement. Ces ratés ne sont pas de même nature, et le nouage est aussi entre cette clinique et la théorie. Ça commence avec Hans, d'ailleurs on le voit tout de suite : Lacan dit que le cheval est une suppléance et étant donné le succès du terme chez lui par la suite, on est obligé d'être attentif à ça. Il n'y a pas seulement la suppléance dans la psychose, mais il y a aussi des formules du style : l'amour qui supplée au rapport sexuel qu'il n'y a pas. De telle sorte qu'on est en somme tous condamnés à la suppléance, et sous la forme cheval pour ce qui est de Hans.

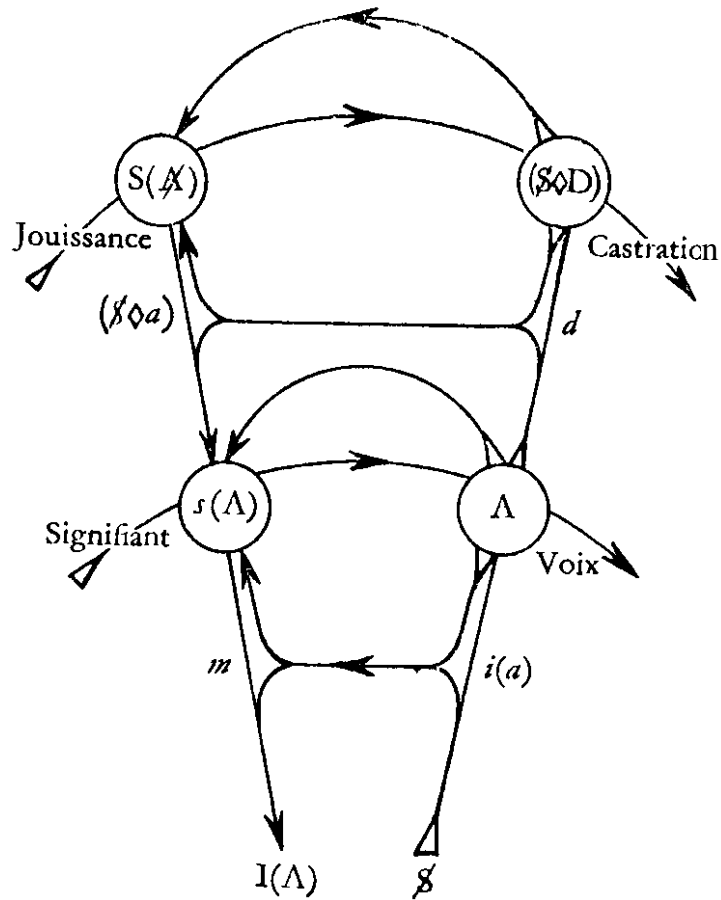
Il va falloir s'intéresser de très près à la forme du ratage œdipien : de quel ratage il s'agit dans la psychose par rapport au ratage dont il est question par la suite.

Toujours dans le séminaire *La Relation d'Objet*, on trouve le premier grand développement sur l'identification dans lequel Lacan reprend le chapitre sur l'identification de *Psychologie des masses et analyse du moi*. Ce qui apparaît tout de suite, c'est qu'avec le débat qu'il y a entre moi idéal et idéal du moi, la fabrication de l'idéal du moi est effectivement l'un des franchissements. Je rappelle ici le graphe : la formation du circuit du signifiant avec le retour¹⁹.

¹⁸ M. Veyron, *L'amour propre ne le reste jamais très longtemps*, Paris, Albin Michel, coll. L'écho des savanes, 1983.

¹⁹ J. Lacan, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 817.

GRAPHE COMPLET :



Il faut comprendre que là où les choses se fixent, c'est sur la flèche de retour vers $I(A)$ à gauche. Les termes qui correspondent à l'identification sont à gauche. Ce qui se trouve à droite du graphe correspond à tout ce qui est rencontré avec l'Autre, ce qui est de l'ordre de l'Autre, le désir apparaît là. L'identification c'est aussi bien la carte de visite, qu'on le sache ou pas. On a une carte de visite qui est le fantasme, une autre carte de visite qui est le symptôme, une autre carte de visite qui est faite de toutes les identifications imaginaires en pelure d'oignons qui se sont accumulées, la somme de nos préjugés, de nos croyances les plus farfelues. Ensuite il y a les identifications aux éléments de jouissance.

C'est ainsi que le symptôme, écrit $s(A)$, est une forme d'identification. L'identification au symptôme est écrite dans le graphe — je le dis pour ceux qui pensent que c'est une formule que Lacan découvre en 1976. L'identification au symptôme est donc inscrite depuis le début, et sa nécessité provient du raté de la métaphore paternelle dans tous les cas, c'est-à-dire, puisque c'est raté dans tous les cas, que la forme réussie est une

forme ratée mais d'une certaine manière, d'une manière qui installe la névrose. Le phallus s'incarne sous la forme du symptôme chez un sujet et c'est ce qui le particularise, et donc transforme l'échec en succès.

Très clairement là où le signifiant se fixe se trouvent les termes qui correspondent aux différentes formes d'identification, soit : le symptôme, le fantasme, la jouissance — en $S(\mathbb{A})$ — et les identifications moïques. Ces éléments déclinent tout ce qu'on peut trouver sous ce chef dans l'enseignement de Lacan.

L'idéal du moi est écrit ici comme le point d'arrivée de l'inscription du langage dans le corps. Cette visée de l'idéal du moi est quelque chose qui reste extrêmement mystérieux, pour Lacan lui-même, du début jusqu'à la fin. Et ce n'est pas faute de l'avoir examiné de près.

On a le premier passage de *La relation d'objet* où il y a un développement, un commentaire précis avec l'énigme : comment le garçon — il est précisé que pour les filles ça ne fait pas problème — peut-il passer de l'amour pour le père à l'identification au père ? C'est un mystère complet. Ce que je veux dire c'est que pour passer de cette espèce de passage parfaitement étrange que Lacan souligne tout le temps, aux trois formes qui sont décrites dans *Psychologie collective et analyse du moi*, il y a un hiatus. C'est comme si c'étaient deux modes de penser différents qui se rencontraient. La construction des graphes notamment, va servir à tenter de résoudre ce hiatus, de produire toute une série d'inventions, de détails, où la chose va progressivement se construire, mais sur quelque chose qui est un hiatus.

Pour preuve cette formule : « Ce chapitre a pour propriété de nous montrer, comme il arrive très souvent chez Freud et c'est la valeur de son œuvre, la plus grande perplexité de l'auteur²⁰ », et l'on peut se dire : mais enfin les trois formes de l'identification, il faudra à Lacan un séminaire entier pour expliquer que tout ça a sa cohérence, et tout se passe comme si cette cohérence, il la produisait sous nos yeux : « Il y a un article où Freud nous avoue son embarras, voire son impuissance, à sortir du dilemme posé par l'ambiguïté perpétuelle qui se propose à lui entre deux termes qu'il précise, à savoir identification et choix de l'objet²¹. » Il ajoute que c'est un problème pour Freud. Pas seulement pour Freud, pour lui aussi.

²⁰ J. Lacan, *La relation d'objet*, op. cit., p. 170.

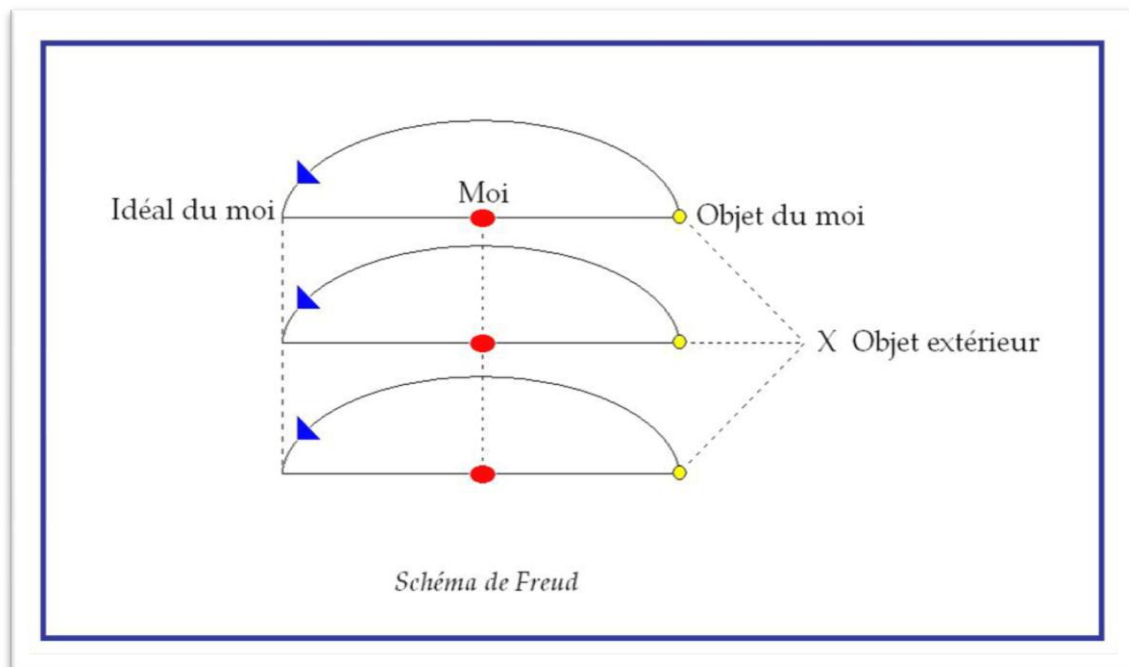
²¹ *Ibidem*.

Les deux termes apparaissent dans tellement de cas comme se substituant l'un à l'autre, avec le plus déconcertant pouvoir de métamorphose, de façon telle que la transition même n'en est pas saisie. Il y a pourtant une nécessité évidente à maintenir la distinction des deux, car comme Freud le dit, ce n'est pas pareil d'être du côté de l'objet ou du côté du sujet. Qu'un objet devienne objet de choix, ce n'est pas pareil que s'il devient support de l'identification du sujet²².

C'est plutôt le problème qui est posé, mais ça ne veut pas dire qu'il soit résolu.

Et il entre dans le détail, mais il l'aborde à partir du chapitre VIII, « État amoureux et hypnose », le chapitre de *Psychologie des foules et analyse du moi* qui suit celui sur l'identification. Il l'aborde à partir de là et l'idéal surgit sur un mode régressif, à partir d'un au-delà de l'objet. Ce qui fait problème avec ce terme d'identification, est qu'il vient dans bien des contextes et qu'il faut arriver à les mettre en série, c'est un peu compliqué.

Je vous rappelle le schéma de Freud repris ici par Lacan²³, avec chacun des termes en présence : l'idéal du moi, le moi, l'objet, et cet objet extérieur qui vaut pour tous. Lacan citera plus tard à de nombreuses reprises la moustache d'Hitler. Ce schéma sera également repris dans le séminaire suivant.



²² *Ibidem*, p. 170-171.

²³ *Ibidem*, p. 177.

Ne trouvez-vous pas là une ressemblance frappante avec ce que je suis en train de vous expliquer ? À propos du *Ich-Idéal*, il ne s'agit pas simplement d'un objet, mais de quelque chose qui est au-delà de l'objet, et qui vient se refléter, comme Freud le dit, non pas purement et simplement dans le moi, qui en ressent sans doute quelque chose [...] et pour tout dire, sur le premier voile, et il s'y projette sous la forme de l'idéal du moi²⁴.

Je ne vais pas insister sur les trois temps — castration, frustration, privation — à l'intérieur du complexe d'Œdipe qu'il décrit là²⁵, mais la chose importante tout de même, c'est le point d'arrivée sur la privation. C'est là que doit se produire la fameuse identification terminale rêvée, mais jamais atteinte.

Pourquoi ne pas ajouter celle à l'analyste dans la suite des identifications variées rencontrées à chacun des trois temps ? Lacan va être assez revêche quant à dire que l'identification à l'analyste comme point final serait une solution identificatoire, bien au contraire il la récuse, aussi bien comme terme que même comme passage obligé dans le transfert.

Le séminaire dans lequel le terme « identification » est le plus présent — plusieurs centaines d'occurrences — est celui sur les formations de l'inconscient, moment où il fabrique le graphe, c'est là qu'est le plus aigu la question de l'identification. Vient le déclin du complexe d'Œdipe, qui est un peu la bouteille à l'encre, un peu comme le déclin du père d'ailleurs, dans la civilisation contemporaine. Le pauvre père ne cesse de décliner, comme Cicéron disait : le père ce n'est plus ce que c'était ! Enfin c'était à Rome et le père avait encore le pouvoir de vie et de mort sur ses enfants, mais ce n'est plus ce que c'était. De fait toutes les époques se plaignent du déclin du père, Nous ne sommes pas en reste.

L'article de Freud « Le déclin du complexe d'Œdipe » est la référence :

C'est pour autant que le père est aimé que le sujet s'identifie à lui, et qu'il trouve la solution terminale de l'Œdipe dans une composition du refoulement amnésique et de l'acquisition en lui de ce terme idéal [l'identification phallique] grâce à quoi il devient le père. Je ne dis pas qu'il est d'ores et déjà et immédiatement un petit mâle, mais il peut lui aussi devenir quelqu'un, il a déjà ses titres en poche, l'affaire en réserve,

²⁴ *Ibidem*, p. 178.

²⁵ À noter l'inversion dans le séminaire publié au Seuil des deux leçons du 6 et du 13 mars 1957 autour du complexe de castration : *ibidem*, p. 199 et p. 215.

et quand le temps viendra, si les choses vont bien, si les petits cochons ne le mangent pas, au moment de la puberté il aura son pénis tout prêt avec son certificat, papa est là qui me l'a à la bonne date conféré²⁶.

Vient enfin le troisième niveau, celui de la privation, qui intervient dans l'articulation du complexe d'Œdipe. Il s'agit alors du père en tant qu'il se fait préférer à la mère, dimension que vous êtes absolument forcés de faire intervenir dans la fonction terminale, celle qui aboutit à la formation de l'Idéal du moi. C'est pour autant que le père devient, par quelque côté que ce soit, par le côté de la force ou celui de la faiblesse, un objet préférable à la mère, que peut s'établir l'identification terminale. [...] Ça va tout seul pour ce qu'il en est de la fille [nous explique Lacan, qui lit Freud] et c'est pour cette raison que l'on dit que la fonction du complexe de castration est dissymétrique pour le garçon et pour la fille. C'est à l'entrée qu'est pour elle la difficulté, alors qu'à la fin, la solution est facilitée parce que le père n'a pas de peine à se faire préférer à la mère comme porteur du phallus²⁷.

L'élément que Lacan va faire intervenir dans l'histoire d'abord, c'est donc le phallus, comme élément qui va permettre un certain nombre d'opérations concernant l'identification justement.

Il nous semble de ce fait que, pour le garçon, le complexe d'Œdipe soit toujours ce qu'il y a de moins normatif, alors qu'il est tout de même impliqué par ce qu'on nous dit qu'il l'est le plus, puisque c'est par l'identification au père que la virilité est assumée²⁸.

On met l'accent sur la difficulté. Qu'est-ce que c'est que cette sublimation ? Métaphore au sens où elle s'incarne véritablement. « Essayons maintenant d'introduire la solution. Qu'est-ce que le père ? [...] Le père est une métaphore²⁹. » Nous sommes toujours dans *Les formations de l'inconscient*.

J'ai donné trois schémas au tableau. Dans ces passages de ce séminaire, j'ai compté exactement six schémas. Ce qui est frappant quand on lit le séminaire, c'est que ces schémas sont fabriqués en même temps. Le graphe du désir, qui est sans doute le plus important, mais il y a aussi le schéma optique repris à ce moment-là, le schéma *R* qui est construit à ce moment-là, avec le schéma *I* (de ce dernier il ne parle pas explicitement dans le séminaire mais on va le retrouver dans la « Question

²⁶ J. Lacan, Le séminaire, Livre V, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Seuil, 1998, p. 171, séance du 15 janvier 1958.

²⁷ *Ibidem*, p. 173.

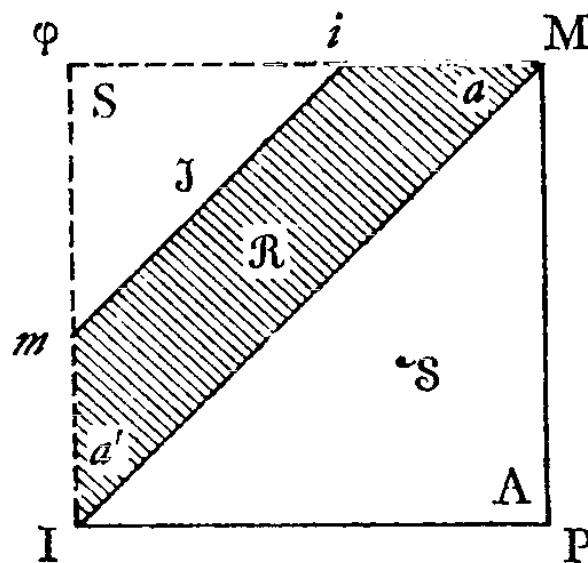
²⁸ *Ibidem*.

²⁹ *Ibidem*, p. 174.

préliminaire... » rédigée au même moment et il parle plusieurs fois de la psychose dans ce développement), ensuite le tableau privation-frustration-castration — qu'il reprend de son séminaire précédent — et le schéma *L* qui sert de support, même s'il n'est pas nouveau. Il faut que ces schémas servent à fabriquer quelque chose, c'est à dire à répondre à des questions qui restent en suspens. Ils ne servent pas les mêmes dieux, c'est-à-dire qu'ils ne sont pas fabriqués pour les mêmes raisons et ils ont chacun des avantages et des inconvénients.

Le schéma optique présente l'avantage d'une situation en un temps donné. C'est-à-dire qu'on est dans un temps fixe. Remarquez bien que le schéma *L*, lui, implique le temps, il y a un vecteur. Des schémas qui situent le temps, celui qui va se révéler le plus important, c'est le graphe.

Le schéma *R* donne en même temps un état de la machine de l'Œdipe terminal, et la construction de l'Œdipe jusqu'à son déclin³⁰ :



Le champ de la réalité — en hachuré sur le schéma et dont il dira plus tard que c'est le Réel — construit, mange le triangle de l'imaginaire. Il n'est pas construit sur le symbolique, il est construit sur l'imaginaire avec ici ce fameux *I*, l'Idéal du moi qui est l'un des éléments de la construction. Cet Idéal du moi est à la fois déjà là, inscrit d'emblée mais il exige aussi l'imaginaire, pour tenir sa place.

³⁰ J. Lacan, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, op. cit., p. 553.

Ce qu'il appelle le point nodal³¹ va être le passage à cette privation résolutive de l'Œdipe. Il faut bien comprendre que s'il n'y a pas de résolution de l'Œdipe, ce n'est pas pour les raisons données par Freud du roc de la castration ou du *Penisneid* — là-dessus aussi Lacan va être assez clair — ce sont les limites de l'analyse, et plus prosaïquement cela correspond à ce que ce franchissement est toujours en défaut.

Un élément important quand on lit ces textes : nous connaissons la distribution clinique en névrose, psychose et perversion ; et le normal ? Il faut bien voir que jusqu'à cette époque, le normal existe. Il disparaît, il tombe dans les oubliettes à ce moment-là, de façon corrélative avec justement le raté du franchissement de l'Œdipe. Tout d'un coup le normal va devenir le névrosé, les structures cliniques seront réparties selon le rapport à l'Œdipe mais il n'y aura plus le sujet normal. Je dis cela parce qu'il y a toute une série d'éléments, dans les commentaires de cette époque, qui témoignent de l'existence du « normal ». Et l'on sait les inconvénients qui peuvent résulter lorsqu'on se prétend tel. Le normal va disparaître en même temps que se déploie cette élaboration sur le désir.

Le premier résultat de ce franchissement qu'on n'atteint pas, c'est d'en donner la valeur, cette fois positivée ; on dit certes qu'il n'y a pas de franchissement, que c'est un raté, mais le raté devient positif sous le nom de symptôme, lequel va s'intégrer — c'est un trajet progressif dans le développement lacanien — dans la métaphore paternelle.

En ce point il y a un problème. Lorsque la métaphore paternelle est ratée, on sait que le résultat est la psychose, sans doute, mais lorsque la métaphore paternelle est réussie, elle sera certes ratée mais la constitution du symptôme lui donnera son complément. L'opération commence avec la positivation de la castration elle-même, qui devient non plus ce dont on souffre mais ce qu'il s'agit d'obtenir grâce à l'analyse.

Il y a dans le chapitre intitulé « Transfert et suggestion » une des clefs du problème, l'écueil que Lacan rencontre par rapport aux deux topiques freudiennes. Il s'organise par rapport à la première topique — préconscient, conscient, inconscient — parce que la deuxième topique, justement à propos de l'ambiguïté sur le moi — ça, moi, surmoi — rend les choses compliquées. D'autant plus que ce qui intéresse Lacan, c'est l'Idéal du moi et pas le surmoi. Il évoquera le surmoi par la suite mais sur une voie de retour. Le point de construction, c'est l'Idéal du moi. Le surmoi, c'est le

³¹ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 185, séance du 22 janvier 1958.

retour de manivelle en quelque sorte, de l'Idéal du moi, lorsqu'il n'est pas atteint.

Il reprend dans cette leçon la question de l'identification : « [...] notre parcours de cette année, en donnant leur dimension aux formations de l'inconscient, est seul à nous permettre de ne pas nous égarer sur le sens de cette topique³². » Il est question ici de la seconde topique. La première topique c'est simple — on le retrouvera dans « La troisième³³ » : l'inconscient c'est le symbolique, le conscient c'est l'imaginaire, le préconscient c'est le réel — c'est peut-être le moins explicite, encore qu'il y ait des indications très précises de Lacan sur la grammaire ; il suffit de noter qu'il insiste tout le temps sur la grammaire, sur le réel de la grammaire, pour bien saisir que le préconscient c'est le réel, qu'il relève de ce registre en tout cas.

On peut donner des exemples : « ce n'est pas ma mère », l'exemple par excellence de la dénégation. Le signifiant « ma mère » est le signifiant relevé, comme étant : si tu dis que ce n'est pas ta mère c'est donc que c'est ta mère, mais la fonction propre de la négation ici est un des éléments qui va constituer un réel. La dénégation elle-même est de l'ordre du réel et par ailleurs la négation est définie explicitement par Freud comme de l'ordre du préconscient.

Pour « ça, moi et surmoi », c'est beaucoup plus délicat. Il y a toute une série de malentendus possibles sur le ça, avec le réel : le corps qui confond ce qui relève du corps, de l'intérieur du corps et de ses trous qui font le joint avec l'extérieur ; le corps réel avec la mise à plat du corps ; la dimension imaginaire du corps sur laquelle Lacan insiste beaucoup, le moi, avec cette confusion entre l'inconscient et le moi ; et puis le surmoi, où ce qui nous intéresse d'abord, c'est l'Idéal du moi. Cette seconde topique est problématique pour Lacan. Il ne faut pas oublier que *Psychologie des masses et analyse du moi* date de l'époque de la seconde topique. Et le repérage de Lacan pour la construction des éléments reste la première topique. Il faut s'arranger avec cette difficulté.

Par rapport à l'idée qu'on se fait, de l'identification et notamment du séminaire *Les formations de l'inconscient*, il y a un semestre consacré au trait unaire, pour expliquer ce que c'est, ou ce que ça n'est pas ; et curieusement, sur l'identification au père mort, rien ou presque. En

³² *Ibidem*, p. 423, séance du 4 juin 1958.

³³ Conférence parue dans les *Lettres de l'École freudienne*, 1975, n° 16, pp. 177-203.

revanche sur l'identification du désir au désir, toute la fin du séminaire lui sera consacrée. On s'aperçoit que l'identification dite par lui du désir au désir ne peut pas être trop rapidement qualifiée de strictement imaginaire, ou alors c'est un imaginaire construit, ce n'est pas un imaginaire de l'ordre du *même*. Précisément, l'identification du désir au désir c'est un *même* transformé par l'opération désir, le *même* ici est problématique, il est pris dans quelque chose qui est le désir.

Comment articuler ces trois identifications-là avec les trois formes d'identification du départ que sont sevrage, intrusion et Œdipe. C'est une opération qui ne va pas de soi. Les trois formes de l'identification sont tellement intégrées dans nos esprits qu'elles sont devenues la doxa avec les trois modes nécessaires pour faire *une* identification — trois modes où il est question essentiellement de l'hystérie : l'identification au père mort qui est de l'ordre du réel, le trait unaire qui est symbolique et l'identification du désir au désir qui est imaginaire, le tout noué ensemble. Très bien, mais on a compris un peu vite, parce qu'on a appris à lire Freud avec Lacan. Mais Lacan lui-même quand il s'est trouvé aux prises avec le texte de Freud, il ne pensait pas que ça allait de soi. D'où l'intérêt de lire un des premiers retours sur ce texte de Freud où il dit : voilà comment cette tripartition est nettement articulée. « Le premier type d'identification, c'est la forme la plus originelle du lien de sentiment à un objet³⁴ » : c'est Freud qui dit ça, mais c'est pour dire quelle distance on a, nous, quand on lit Freud et qu'on comprend ce que Lacan en a extrait. « La deuxième forme d'identification se produit sur la voie d'une régression, comme remplacement pour une liaison à un objet, liaison libidinale qui équivaut à une introjection de l'objet dans le moi³⁵ » : c'est toujours Freud, mais on se dit : comment Lacan a-t-il extrait de cette introjection de l'objet dans le moi, l'objet *a* qui s'y trouve. « Pourquoi, à un moment, dans certains cas, et dans la forme du complexe d'Œdipe inversé, l'objet, qui est l'objet d'attachement libidinal, devient-il objet d'identification ? Il est parfois plus important de soutenir le problème posé que de le résoudre³⁶ » : ça c'est Lacan.

L'un des éléments qui va lui permettre de traiter le rapport entre le moi et l'Idéal du moi et de le rendre ternaire c'est d'écrire $i(a)$, c'est-à-dire de réaliser l'image spéculaire de l'objet. C'est l'introduction de l'objet,

³⁴ J. Lacan, *Les formations de l'inconscient*, op. cit., p. 425, séance du 4 juin 1958.

³⁵ *Ibidem*.

³⁶ *Ibidem*.

l'objet perdu etc. qui va être l'essentiel du développement et il va insister sur l'écart entre le moi et l'Idéal du moi, et il va placer le *a* entre les deux.

Jusqu'aux derniers séminaires Lacan reproduit strictement les trois identifications freudiennes, dans l'ordre. Dans *RSI* il insiste plus lourdement pour dire : ce ne sont pas *trois* identifications, c'est *une* identification. C'est à cette occasion qu'il avance le triskel, c'est à dire les trois éléments qui préfigurent le nœud borroméen.